

EN RÉALITÉS

D'après

"La misère du monde"

de Pierre Bourdieu

Mise en scène

Alice Vannier





THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Célestins
THÉÂTRE DE LYON



À Paris :

Le samedi 18 mai 2019
à 21 h

Le dimanche 19 mai
2019 à 15 h

Au Théâtre de la Cité
Universitaire

À Dijon :

Le Samedi 25 mai 2019
à 18 h 30

Le Dimanche 26 mai 2019
à 15 h

Et le Lundi 27 mai 2019
à 19 h

Au Théâtre Mansart

À Lyon :

Le vendredi 21 juin 2019

À 21 h

Au Théâtre des Célestins de
Lyon

À Avignon :

Du 5 au 23 juillet 2019

Les jours impairs

À 11h40

Au Théâtre du Train Bleu

MISE EN SCÈNE

Alice Vannier

COLLABORATION ARTISTIQUE

Marie Menechi

JEU

Anna Bouguereau

Margaux Grilleau

Judith Zins

Adrien Guiraud

Hector Manuel

Sacha Ribeiro

SCÉNOGRAPHIE

Camille Davy

CONCEPTION LUMIÈRE

Clément Soumy

SON

Manon Amor

LE LIVRE

La Misère du monde, publié en 1993, est un ouvrage collectif, mené par une équipe de vingt-trois sociologues dirigée par Pierre Bourdieu, qui est le résultat de trois années d'enquête de terrain pour donner la parole à tous ceux qui subissent la misère du monde contemporain. Toutes les couches de la société cohabitent dans ce livre : des ouvriers, une commerçante, des jeunes de cité, un physicien normalien, une inspectrice de police, des intérimaires, une chômeuse, un couple de clochards, une secrétaire, un journaliste, une personne âgée, un professeur de lettre, un travailleur immigré, une militante du FN...

Parlant les uns les autres depuis leur propre prisme, ils s'accusent indirectement chacun d'être responsable des maux de l'autre, sans même savoir qu'ils sont reliés par tant de conflits, de combats et de rêves communs.

Pierre Bourdieu (1930-2002) est l'une des figures majeures de la sociologie française. Avec *La Misère du monde*, il veut décrire une misère sociale qui n'est pas forcément liée à la pauvreté, qu'on appelle « misère de condition », mais mettre en valeur le principe de « misère de position » dans laquelle tout individu, quel que soit son milieu, est exposé à voir ses aspirations se heurter à des contraintes et à des lois qui le dépassent.



« Chronique d'un été »,
Jean Rouch et Edgar Morin

“

L'intention était de dire : dans le monde social, il y a des souffrances qui ne sont pas prises en compte et qui ont des exutoires inattendus au niveau politique. Comme dans les maladies, les mêmes symptômes manifestent des souffrances très différentes. Je crois que beaucoup de ceux qui votent ou disent vouloir voter Le Pen expriment une souffrance. Comme il y a des souffrances, parfois très semblables, qui s'expriment dans le vote écolo ou PCF... De là la nécessité de faire accoucher les gens, de leur permettre de se délivrer. Il y a eu des entretiens très heureux. Je pense à ces familles d'immigrés et à leurs voisins français qu'a interrogés Abdelmalek Sayad. Des gens qui sont dans une espèce de guerre civile permanente, le chat, le bruit... Il n'y a rien, et en même temps ce sont des conflits qui engagent l'idée de nation, etc. C'est tragique, une sorte de conflit palestino-israélien où tout le monde a raison et tort, et où tout le monde s'en veut à mort. Et pourtant, il y a entre eux une frontière sociale infime. Notre méthode a été de se mettre à la place de celui qui parle et d'essayer de voir le monde à partir de son point de vue. Je me suis même surpris à penser qu'à la place des deux petits loubards que je questionnais, j'aurais fait pareil, sinon pire.

(...)

Pourquoi, jadis, faisait-on moins attention à ces souffrances « de position », et où se manifestent-elles le plus ?

Dans les professions et les milieux intellectuels, tout particulièrement dans les plus basses des hautes positions sociales. Le CNRS, par exemple, ou l'Université. Je ne devrais pas le dire, mais ce sont des endroits où les gens souffrent affreusement. Là, comme dans les bureaux, ce sont les plus proches qui nous font mal. Aujourd'hui, certaines souffrances sont plus aiguës et d'autres nouvelles. Le système scolaire, par exemple, produit des blessures terribles et non reconnues parce que, comme la jalousie sociale, inavouables. Les gens sont malheureux parce qu'ils n'ont pas obtenu de l'école ce qu'ils attendaient, ou, s'ils ont réussi leur scolarité, c'est la société qui les a déçus. Tel ce prof agrégé qui ne supporte pas que ceux qui ont fait une petite école de commerce gagnent trois fois plus que lui.

”

LA NAISSANCE DU PROJET

Lorsque je suis tombée sur l'ouvrage de Pierre Bourdieu en 2012, j'ai tout de suite compris que je tenais une mine d'or entre les mains. Mais par quel bout prendre ce monstre gros de plus de mille pages? Où l'oralité de chacun·e·s des interviewé·e·s est retranscrite dans ses moindres tics de langage, rendant les entretiens parfois quasi-illisibles?

Après m'être acharnée à vouloir déchiffrer cet ouvrage, je me suis retrouvée face à une impasse : plus qu'un ouvrage sociologique, ce livre m'a semblé être un réel acte politique. Mais sa difficulté d'accès ne risquait-elle pas de le condamner à rester réservé à une poignée de connaisseur·se·s ou d'intellectuel·le·s?

J'ai tout de suite eu l'idée d'une adaptation pour le théâtre et ceci pour de multiples raisons. Evidemment celle de faciliter l'accès à tous ces textes en rendant aux mots leur oralité. D'autant plus que cette retranscription donne la chance à plusieurs langages d'exister, donc à plusieurs couches sociales, à plusieurs humanités, et plusieurs fragilités de s'exprimer. Ce n'est pas toujours le cas au théâtre, la patte de l'auteur·e prenant souvent le dessus sur la diversité des langages. Sans compter sur le fait que la

richesse de toutes ces voix est une formidable aubaine pour le jeu d'acteur.

J'ai été très intéressée par les différents modes de traitement des interviews — d'abord une description du déroulement de l'entretien par l'intervieweur lui-même puis l'entretien retranscrit — offrant beaucoup de matière pour construire un spectacle et permettant de se placer sous différents points de vue.

Enfin, le partage d'un tel ouvrage m'apparaît comme une nécessité, il y a urgence à redonner la parole à ses protagonistes pour la diffuser au plus grand nombre.



LA PREMIÈRE ÉTAPE DE TRAVAIL

En 2013, j'ai tenté, avec huit comédien·ne·s issu·e·s de mon Conservatoire, de donner vie à ce projet. Nous avons passé énormément de temps à choisir, défricher et déchiffrer les entretiens. Ils duraient initialement tous plus de quarante cinq minutes en jeu et nous avons fait le choix d'opérer des coupes pour conserver plus de témoignages, et ainsi plus de points de vue sur notre société et sur le monde.

Nous avons profité de l'opportunité d'un appartement provisoirement inoccupé dans le XIII^e arrondissement de Paris, à la fois vide de tout emménagement et en même temps chargé du passage de ceux et celles qui y ont vécu. Ce lieu a permis de créer un vrai lien entre ces personnages, qui y cohabitaient alors tous comme des fantômes oubliés qui ressurgissent pour partager leur histoire, symbole d'une tranche de la population devenue fantomatique car inconsiderée.

Malgré le titre du livre, je crois que ce projet est porteur de beaucoup de joie, d'espoir, et même d'humour, car ce qui ressort de ces témoignages c'est avant tout le courage d'avouer la difficulté de se sentir exister et donc la force de se battre pour. Et c'est en cela que ces personnes

sont nos vrai·e·s héro·ïne·s contemporain·e·s et que l'on se doit d'écouter leurs combats. J'insiste sur l'humour qui existe dans la plupart des témoignages, même les plus durs, car je pense qu'il est depuis toujours une grande force pour résister face à la peur et au découragement.

“

Ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire.

”

Pierre Bourdieu

Ayant intégré l'ENSATT en tant qu'actrice dans les mois qui ont suivi, le projet n'a pas eu temporairement de suite mais nous n'avons jamais cessé d'y rêver, au quotidien et aussi aux travers d'autres projets auxquels nous avons chacun·e·s participé. C'est pourquoi, aujourd'hui, aussi suite aux nombreux encouragements reçus après notre premier rendu de travail, avec certain·e·s comédien·ne·s de la première équipe et d'autres, rencontrés au fil de projets, et avec qui je partage des engagements très forts, nous avons décidé de reprendre ce travail.

LA NOTE DE MISE EN SCÈNE

Comprendre pourquoi les gens font ce qu'ils font était la démarche de Bourdieu et devrait être la notre à chaque instant. Dans *La Misère du monde*, les individus s'accusent mutuellement d'être les bourreaux les uns des autres sans même se rendre compte qu'ils sont victimes d'un même système qui vise à les diviser au lieu de les réunir dans un même combat. Ce recueil met côte à côte des personnes séparées par des gouffres sociaux et pourtant chacune d'elles vit, dans son milieu, une forme d'exclusion.

Comme tous ces gens, réunis dans un même ouvrage, nous faisons tous partie du même monde et si nous voulons profondément le changer nous devons nous atteler à comprendre les causes des propos qui nous révoltent ou des violences qui nous choquent et nous y confronter plutôt que de nous remplir stérilement de peur et de haine face aux conséquences.

Avec le concept de « banalité de mal » Hannah Arendt fut la première à poser la question de « l'inhumain en chacun de nous », émergeant nécessairement de la nocivité du système qui, d'après elle, déshumanise l'homme en le dépolitisant. Et, bien que ses considérations aient paru

scandaleuses auprès de nombreuses personnes, Arendt s'inscrit dans une démarche commune à celle de Bourdieu :

celle de dire que « le sujet n'est pas la source même du mal, mais un de ses lieux de manifestations ».

A un moment où la société se divise de plus en plus entre les riches et les pauvres, créant de faux débats opposant les dit « étrangers » et les autres, il est plus que nécessaire de trouver des moyens de se rassembler. Et, que cela soit le théâtre comme lieu de représentation ou l'essence-même de ces textes qui résonnent de manière évidente avec tous ces enjeux, je suis convaincue que ce projet s'ancre dans cette démarche. En effet, Bourdieu a donné, ici, la parole à celles et ceux qui ne l'ont jamais, pas même dans les médias qui, a contrario de la démarche de cette oeuvre, ne s'intéressent bien souvent qu'à des témoignages de l'ordre du « sensationnel ».

Comme nous l'avions initié aux prémices de notre recherche, j'ai le désir de voir chaque acteur·trice prendre tour à tour la place d'intervieweur·se et d'interviewé·e. Exploiter au maximum les modes de traitements proposés par l'ouvrage afin que chaque histoire se place, tantôt du point de vue de celui qui la vit, tantôt du point de vue de celui qui l'observe, semble être une manière intéressante de déplacer l'affect du spectateur. Cela pourrait également nous aider à creuser la réflexion de l'un des lecteurs avisés

de Pierre Bourdieu, Frederic Lordon, sur l'assujettissement et les affects, orientés, selon lui, par notre place dans le système social.

Partager certains témoignages par la parole mais aussi utiliser d'autres biais pour transmettre ce qu'ils racontent — de nous, de la société et du monde — au-delà des mots, permettrait d'ajouter au projet des scènes vécues au quotidien, faisant référence à une actualité très proche, créant ainsi d'autres formes de témoignages.

Pour finir, je tiens à ce que ce travail s'inscrive dans une démarche de création collective où les propositions scéniques partent des comédien·ne·s, de leurs propres enjeux vitaux, en lien avec leur engagement et leurs combats intimes. En ce qui concerne le jeu, je suis très marquée par le travail d'Agnès Dewitte qui vise à ce que le comédien se positionne à égalité avec tous ses partenaires — acteurs, concepteurs, spectateurs— en partageant, à travers le texte, un questionnement personnel et universel, en lien avec celui-ci. Cela lui permet ainsi de s'interroger au

même titre que les spectateurs et, du foisonnement de ces questionnements, naît le spectacle. L'émotion du comédien est celle de son débat d'idée et non d'une hypothétique reconstitution ou situation, ancrant ainsi la représentation dans l'instant présent.

Alice Vannier

“

Porter à la conscience des mécanismes qui rendent la vie douloureuse, voire invivable, ce n'est pas les neutraliser ; porter au jour les contradictions, ce n'est pas les résoudre. Mais, pour si sceptique que l'on puisse être sur l'efficacité du message sociologique, on ne peut tenir pour nul l'effet qu'il peut exercer en permettant à ceux qui souffrent de découvrir la possibilité d'imputer leur souffrance à des causes sociales et de se sentir ainsi disculpés ; en faisant connaître largement l'origine sociale, collectivement occultée, du malheur sous toutes ses formes, y compris les plus intimes et les plus secrètes.

”

Pierre Bourdieu

Tout d'abord, il me semble important de parler du mémorandum que j'ai reçu, de la part des ayants-droits de Bourdieu, très précis et très exigeant, stipulant les conditions requises pour pouvoir créer ce spectacle. En effet, l'inquiétude des sociologues quant à la protection des personnes interrogées dans l'ouvrage, le jugement que peut susciter leurs propos etc, sont très présents dans *La Misère du monde* et c'est précisément à cet effet qu'ont été écrites toutes les analyses sociologiques qui gravitent autour des témoignages. En tant que portes-paroles de ces textes sur un plateau, ces problèmes se posent également à nous, et la maxime de Spinoza, devenue maxime de l'oeuvre de Bourdieu, « ne pas déplorer, ne pas détester, de pas rire, mais comprendre » s'applique tout au long du travail de l'acteur·trice et du/de la metteur·e en scène.

En effet, un·e artiste, dans son domaine, est un·e chercheur·se. Le travail de l'acteur consiste en une observation constante du monde qui l'entoure afin d'établir une connaissance accrue de lui-même apportant une meilleure connaissance de l'autre.

Pour aborder cette oeuvre, nous partirons du postulat que les six comédien·ne·s présent·e·s sur le plateau, en tant que chercheur·se·s, incarnent les sociologues qui ont chacun interrogé les personnes dont les propos sont

retranscrits dans le livre. Ils vont partager les soucis de « vérité » qui ont été posés au moment de réaliser les interviews, les inquiétudes qui se posent au moment de rendre public ces propos, les moments de découragement face aux différentes complexités de fond et de forme qui s'entrechoquent... Ces observations concentrent autant de problèmes qui se sont posés à nous dans la réalisation de ce spectacle.

Ensuite, il faut savoir que Pierre Bourdieu a eu le souci de créer cette oeuvre, avec de réels témoignages bien plus accessibles que le vocabulaire analytique et scientifique, à un moment où il lui a semblé urgent d'étendre à un public plus large les enjeux de la recherche sociologique, en l'occurrence ici : « Comprendre pourquoi les gens font ce qu'ils font ». Et le pari fut gagné puisque le livre a été vendu à 100 000 exemplaires au lieu des 80 000 espérés par Bourdieu. Malgré tout, l'oeuvre reste extrêmement dense, assez peu accessible et trop peu connue.

Nous suivrons, tout au long du spectacle, le processus de ces chercheur·se·s, dans leur salle de réunion : nous passerons subtilement de l'analyse sociologique des propos recueillis à la reconstitution des propos-même. Tout cela s'effectuera à

vue, les acteur·rice·s passant d'un rôle à l'autre, du/de la sociologue à l'entretenu·e, sans utiliser d'autres outils que ceux déjà présents dans la salle de réunion. Ainsi, nous assisterons à tout le processus : de la présentation par le sociologue/acteur·rice de la personne qu'il a interrogé à l'entretien-même, dans lequel soit il/elle gardera sa place initiale d'intervieweur·se soit il/elle se retrouvera lui/elle-même à la place de l'interviewé·e.

L'idée est que le spectacle, par cette suite de mises en abîmes, mette en résonance plusieurs visions de la réalité qui se complètent et qui s'opposent, filtrées par des regards différents : un regard scientifique sur le monde, un autre qui passe par le prisme de l'art et celui diffusé par les médias, à caractère plus sensationnel. Pierre Bourdieu insiste beaucoup sur le fait que la sociologie s'inscrit, pour une part, en opposition aux médias et plus particulièrement à la télévision qui, d'après lui, « fait courir un danger très grand aux différentes sphères de la production culturelle, art, littérature, science, philosophie, droit », et également «

un danger non moins grand à la vie politique et à la démocratie » (*Sur la télévision*, Pierre Bourdieu). Il nous a semblé capital d'aborder, dans le projet, la question de notre responsabilité, en tant que « producteurs d'idées », quant aux discours que l'on fait circuler, la vision de la réalité que nous véhiculons et donc, plus globalement, la question de notre engagement en tant que tel.

Enfin, les propos de *La Misère du monde* ont été recueillis entre 1990 et 1993. Ils dessinent le portrait d'un monde sur lequel nous avons du recul et qui, pourtant, ressemble de très près à la réalité à laquelle nous sommes confrontée aujourd'hui. Etant nous-même nés dans les années 90, ces textes nous semblent d'autant plus importants qu'ils recontextualisent historiquement et socialement le monde dans lequel nous sommes arrivés et permettent ainsi de mieux comprendre les fondements complexes de la société dans laquelle nous vivons.



Abbas — Ce n'est pas la mosquée, ce n'est pas la prière qui fait le musulman. On peut prier, aller tous les jours à la mosquée, quand le coeur de la personne est noir, quand il est souillé, quand toutes ses actions vont de travers, la prière n'y peut rien. C'est aux yeux des gens, c'est de l'hypocrisie (*elkhobth*), et les hypocrites ont toujours été nombreux en religion. Plus grave..., si ce n'était que cela, ce n'est pas grand chose, mais c'est que les « hypocrites » sont toujours écoutés. Je me rappelle quand je travaillais encore, on a beaucoup parlé de mosquée dans l'usine, cela a fait beaucoup de bruit. Tout le monde s'y était mis. Chacun avait sa manière d'envisager la chose: certains pour..., d'autres contre... Pourquoi une mosquée dans l'usine ? Cela n'avait jamais existé auparavant. En réalité, cette mosquée, c'est du pur mensonge.

On nous fait vivre...

— *Et d'où vous vient cette hantise de ne pas vouloir déranger ? Vous qui vous êtes occupée toujours des autres dans votre métier ?*

Louis B. — Ben justement parce que j'ai vu ce que c'était que de gêner les uns et les autres, une vieille grand-mère, qu'est ce qu'on va en faire ? Quoi ? Non, voyez-vous... On nous fait vivre, puisqu'il s'agit un peu de ça, mais je ne sais pas si ça s'appelle vivre (rire). Remarquez que j'aime lire, j'aime les mots croisés, on vient, je vous dis, facilement, on frappe, un Scrabble, enfin, quand j'ai une télé qui marche pas et puis... non parce que j'ai des neveux, mais ce qu'on appelle des neveux par choix du coeur; c'est-à-dire des enfants d'amis, pour lesquels je suis tante. Alors il y a un ménage qui m'a téléphoné il y a deux jours et il m'a dit bon, « écoute, on t'apporte la télé de ma belle-mère », alors ce qui fait que j'ai une belle télé qui marche bien, et de mon lit je peux... voilà.

— *J'ai déjà interviewé des gens du Front national, (...) ils parlent toujours des étrangers, alors que vous, vous n'en parlez pas du tout...*

Marie — Non, j'en parle pas parce que, comment en parler ? Vous savez, moi, j'suis un peu dégoûtée. Nous, ça fait... on essaie de fermer les frontières, on crie le holà! depuis des années et... ça sert à rien... bientôt il y en aura de plus en plus (petit rire) on pourra plus les renvoyer, faudra faire avec, moi j'veux bien me battre... mais comment dire... c'est un peu démoralisant... hein. On crie depuis... on se fait traiter de tous les noms. On est les méchants, on est les fascistes, on est les pas beaux, on est les ceci, on est les cela, n'est-ce pas ? Ce qui n'est pas une politique en soi, parce que de critiquer quelqu'un (...) c'est pas constructif. Et, à part ça, les choses ne changent pas et... les étrangers continuent d'arriver. Moi, je vais vous dire, on est un peu écoeurés.

Et pourquoi vous travaillez-pas ?

Lydia D. — Moi, si j'aurais pu faire même des vacheries je l'aurais fait parce que rien que la société était méchante avec moi et j'en voulais à tout le monde, c'est vrai, je voulais plus qu'on me... même de travail, et tout ça quand on parlait de travail, parce que mon beau-père, il parlait de travail, il dit, « Oh t'as pas de travail et tout ça », il parlait de travail et tout ça; je dis, « parlez pas de boulot, parce que je l'ai en contre-coeur », parce que il parlait que de ça, quand ils nous voyait, il parlait que de ça, j'ai dit, « arrêtez avec ça, avec ça ... ».

« En réalités, un spectacle d'intérêt général »

Le Monde

« Retenez bien le nom de cette compagnie et de toute l'équipe dont les noms vont suivre : Anna Bouguereau, Julien Breda, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Vincent Steinebach, Judith Zins, car on risque d'en entendre parler longtemps et en bien ! Ils sont à l'origine de En réalités, un spectacle choral, adapté d'une œuvre de Pierre Bourdieu : La Misère du monde. Et de misère, il va en être question... »

Inferno magazine

« La théâtralité de ce spectacle documentaire et politique réussit à nous montrer avec simplicité et fluidité la violence incommensurable de la réalité d'un déterminisme social qui ravage en toute impunité et construit un sous-prolétariat qui vit peu à peu au-delà des frontières de la société. »

Spectatif



CONTACT

Alice Vannier

alicev_222@hotmail.fr – 06 75 12 57 22
47 rue de la Villette, 75019 PARIS

Cie Courir à La Catastrophe & antisthène :

couriralacatastrophe@gmail.com
production@antisthene.com

Production :

Cie Courir A La Catastrophe & antisthène

Co-producteurs :

Théâtre 13, Théâtre des Clochards Célestes

Diffusion – Les 2 Bureaux :

Jessica Regnier
j.regnier@lagds.fr - 06 67 76 07 25

Double Lauréat du concours Théâtre 13 - Jeune metteur en scène 2018

Avec le soutien de l'E.N.S.A.T.T., d'Arcadi Île de France, de la SACD et de l'Opéra de Massy

